

EDITIONS EMANCIPE

# LE POINT DE BASCULE

LA VIE D'APRÈS LE "JE NE SAIS PAS"  
CHRONIQUE D'UNE DÉCISION IMPOSSIBLE

Parfois, la plus grande décision  
n'est pas de partir.  
C'est d'oser commencer.

En septembre, Bruxelles avait parfois cette manière particulière de faire croire que l'été n'était pas fini. Le fameux été indien, entre deux averses. Depuis la fenêtre de sa cuisine, Léa regardait le ciel se teinter d'orange au-dessus des immeubles. Elle avait ouvert grand les fenêtres. Une odeur de lasagne montait du four, chaude, rassurante. Sur la table, deux verres, une bouteille de vin rouge, une salade préparée trop tôt, un carnet ouvert et un stylo posé de travers.

Le carnet était là depuis trois jours. Elle y avait écrit, en haut de la page : Je pars ou je reste ? Puis plus rien.

Ou plutôt si : des débuts de phrases, des colonnes, des chiffres, des flèches, des pourcentages, des scénarios optimistes, des scénarios catastrophes. Des calculs de loyer, de cotisations sociales, de courses, d'assurances. Des projections sur six mois. Sur un an. Sur deux ans. Puis, au milieu de la page, cette phrase entourée plusieurs fois : Je ne sais pas.

C'était bien ça, le problème. Elle ne savait pas. Elle avait un travail correct en CDI. Un salaire confortable. Une équipe agréable, du moins la plupart du temps. Des avantages. Une sécurité. Une place que beaucoup lui enviaient.

Et pourtant, chaque matin, quand elle ouvrait son ordinateur au bureau, quelque chose en elle se refermait. Depuis quelques mois, Léa avait développé une activité en indépendante complémentaire. Du coaching, spécialisé dans l'accompagnement du changement. Elle avait commencé doucement, presque timidement. Une personne recommandée par une amie. Puis une autre. Puis un petit atelier. Puis deux demandes d'entreprise. Puis des séances le soir, le samedi matin, parfois entre deux réunions.

Au début, elle appelait ça "un projet à côté". Maintenant, c'était son travail salarié qui était devenu "le truc à côté". C'était là tout le problème, et le paradoxe. Elle accompagnait des gens à traverser leurs changements, à clarifier leurs choix, à retrouver leur pouvoir d'agir. Et elle-même se retrouvait figée devant sa propre bifurcation. Sans doute est-ce pour cela qu'elle était douée. Cette question du changement la traversait, l'animait et la questionnait depuis fort longtemps. Son téléphone vibra. C'était Benoît : J'arrive dans 5 minutes. Tu veux que je prenne du pain ? Elle sourit: Non. Viens juste.

Benoît était son ami d'enfance. Celui qui avait connu ses appareils dentaires, ses colères de douze ans, ses grands rêves, ses ruptures, ses silences. Celui qui n'avait jamais eu besoin de faire semblant avec elle. Quand il sonna, elle alla ouvrir pieds nus.

— Ça sent beaucoup trop bon pour une crise existentielle, dit-il en entrant.

Il tenait une bouteille de rouge dans une main et un bouquet de fleurs un peu désordonné dans l'autre.

— C'est pour donner un air joyeux à ton effondrement intérieur.

— Très délicat, merci.

— Je fais ce que je peux.

Il l'embrassa sur la joue, posa les fleurs dans l'évier parce qu'il ne trouva pas de vase, puis se tourna vers elle.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Tu as la tronche, Léa, de quelqu'un qui a ouvert dix-huit onglets dans son cerveau et qui ne sait plus lequel fait de la musique.

Léa rit, et son rire retomba vite.

— Je suis fatiguée, Benoît. Épuisée. Stressée.

Il ne répondit pas tout de suite. Il retira sa veste, la posa sur le dossier d'une chaise, puis regarda le carnet sur la table.

— Tu veux qu'on en parle maintenant ou après la lasagne ?

— Maintenant. Sinon je vais faire semblant toute la soirée.

— D'accord.

Il s'assit. Léa resta debout quelques secondes, comme si s'asseoir rendait la chose officielle. Puis elle prit place en face de lui.

— J'ai de plus en plus de demandes, dit-elle. Pour le coaching. Trop pour continuer à tout faire correctement. Je travaille la journée, je coache le soir, je prépare mes séances le week-end. Je réponds aux mails à minuit. Je n'ai plus de vraie soirée. Plus de respiration. Et en même temps...

— En même temps, ça marche. C'est cool

— Oui. Ça marche. Pas assez, mais ça marche.

— Pas assez pour en vivre, tu veux dire ?

— Pas encore, effectivement. Être à son compte demande de gagner beaucoup d'argent. Les indépendants en Belgique sont si généreux avec l'Etat qu'ils ne comptent pas à la donation. Donc, oui, pas encore

Ces deux mots résonnaient dans l'appartement. Pas encore. Ils contenaient toute la promesse et aussi toute la peur. Une belle dualité de mer... (à vous de remplir les petits points)

— Si je quitte mon boulot maintenant, je prends un risque énorme. Si je reste, je risque d'étouffer ce que je suis en train de construire. Et je ne sais pas quoi faire. Je tourne en rond. Je fais des tableaux. Je demande conseil. J'écoute des podcasts. Je lis des articles. Plus je cherche, moins je sais. Plus je deviens folle.

Benoît regarda le carnet.

— C'est normal.

— Pardon ?

— Ce n'est pas agréable, et c'est normal. Tu cherches une certitude là où il n'y en a pas et où il n'y en aura jamais.

— C'est très rassurant, merci d'être venu.

— Hé, je ne suis pas venu te rassurer.

— Ah, oui, je l'entends bien. Et c'est pour cela que je t'ai fait venir.

— Yep. Je suis venu t'aider à penser.

Elle le fixa, mi-amusée, mi-agacée.

— Tu as répété cette phrase dans le tram ?

— Un peu. Légèrement.

Elle sourit et Benoît prit le stylo sur la table.

— Tu sais, il y a une différence entre choisir et décider.

— Vas-y, Socrate. Je suis toute ouïe.

— Choisir, c'est quand les critères suffisent. Tu compares, tu évalues, tu regardes les données. Tu prends la meilleure option. Comme choisir un forfait de téléphone ou un train. Décider, c'est autre chose. Décider, c'est quand tu as regardé les critères, que tu as fait tes calculs, que tu as demandé autour de toi et qu'il reste quand même de l'incertitude.

Il fit tourner le stylo entre ses doigts.

— Décider, c'est trancher quand tu ne peux pas savoir.

Léa baissa les yeux.

— Donc je suis condamnée à décider sans savoir ?

— Oui.

— C'est horrible.

— Oui. C'est la vie, très cher. Horrible, avec pleins de surprises, de montagnes russes de beauté et d'émerveillement.

Ils éclatèrent de rire tous les deux.

Le four sonna. Léa se leva pour sortir la lasagne. La chaleur envahit la cuisine, dense, dorée, parfumée. Elle posa le plat sur la table avec des maniques trop fines et se brûla légèrement.

— Aïe.

— Décision rapide, mauvaise évaluation du risque, observa Benoît.

— Tais-toi et sert-nous de la salade.

Ils mangèrent quelques minutes en silence. Dehors, un scooter passa. Quelqu'un riait sur le trottoir. La ville continuait sa vie, indifférente aux carrefours intérieurs.

— Ce qui me rend folle, reprit Léa, c'est que je suis coach en changement. J'aide les autres à traverser ça. Et moi, je suis incapable de le faire.

— Peut-être parce que tu confonds compétence et invulnérabilité.

— C'est joli, ça. Le tram t'a beaucoup aidé à te préparer.

— Note-le, tu pourras le vendre en formation. Je prends 15% de commissions.

— Sérieusement, continua-t-il, ton doute ne prouve pas que tu n'es pas capable. Il prouve que tu mesures l'enjeu.

— Parfois j'ai l'impression que mon doute essaie de me sauver.

— Probablement. Le doute a souvent une intention positive. Il veut éviter que tu te plantes, que tu perdes ton salaire, que tu regrettes, que tu doives retourner chez tes parents à trente-sept ans avec deux cartons et une plante morte.

— Très précis.

— Je visualise bien.

— Merci.

— Le problème, c'est quand le doute ne se contente plus de t'informer, et qu'il prend le volant, les commandes.

Léa posa sa fourchette.

— C'est exactement ça. Il conduit. Et moi je suis à l'arrière, sans ceinture.

Benoît hocha la tête.

— Alors peut-être qu'il ne faut pas le faire taire. Il faut lui redonner sa place.

— Comment ?

— En l'écoutant comme un conseiller, pas comme un roi.

Elle resta silencieuse.

— Ton doute dit quoi ?

— Il dit : tu vas manquer d'argent.

— Très bien. On note. Quoi d'autre ?

— Tu n'auras peut-être plus de demandes dans trois mois.

— Quoi d'autre ?

— Tu vas découvrir que tu n'es pas si bonne.

— Ah. Voilà le critique intérieur. Le gredin. On le tient.

Elle leva les yeux au ciel.

— Lui, je le connais.

— Il dit quoi exactement ?

— Que j'ai eu de la chance. Que les gens sont contents parce qu'ils sont gentils. Que les entreprises qui me contactent vont finir par voir que je ne suis pas assez expérimentée. Que je devrais me former encore. Attendre encore. Être plus prête.

Benoît prit une gorgée de vin.

— Et tu crois qu'on est prêt quand ?

— Je ne sais pas.

— Personne ne sait. On se prépare, oui. On apprend, on répète, on sécurise. Mais attendre de ne plus avoir peur pour y aller, c'est souvent attendre de ne plus être vivant. Le secret de l'action, c'est de s'y mettre, c'est d'y aller, envers et contre tout.

Elle le regarda.

Cette phrase-là entra plus profondément que les autres.

— Tu sais ce qui me fait peur ? dit-elle doucement. Ce n'est pas seulement l'argent. C'est de me choisir. C'est ridicule, non ?

— Non, ce n'est pas du tout ridicule.

— Rester salariée, c'est facile à expliquer. C'est raisonnable. Dire : "Je vais essayer de vivre de mon activité", ça me donne l'impression de demander trop. De prendre trop de place. Comme si je devais m'excuser d'y croire.

Benoît ne répondit pas.

Il connaissait ce territoire-là. Chez Léa, il y avait toujours eu cette retenue. Une intelligence vive, une écoute profonde, une capacité à sentir les autres. Mais aussi cette manière de demander intérieurement la permission.

— Tu sais, dit-il enfin, la confiance en soi, ce n'est pas être sûre de soi.

— Alors c'est quoi ?

— C'est peut-être accepter de marcher avec une part d'incertitude. Pas malgré elle. Avec elle. Avoir confiance, ce n'est pas dire : "Je sais que tout ira bien." C'est dire : "Je ne sais pas tout, mais je peux répondre à ce qui viendra." Improvisation, créativité, intuition et tout le toutim.

Léa sentit sa gorge se serrer.

— Et si je n'y arrive pas ?

— Alors tu apprendras. Tu ajusteras. Tu demanderas de l'aide. Tu reviendras peut-être en arrière. Ou de côté. Une décision n'est pas toujours une falaise. Parfois, c'est un chemin qu'on aménage. Elle se leva pour resservir du vin. Elle avait besoin de bouger.

— Je voudrais juste que quelqu'un me dise quoi faire.

— Je peux.

Elle se retourna.

— Ah oui ? Alors je t'écoute

— Oui. Mais ça ne t'aidera pas.

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne cherches pas seulement une réponse. Tu cherches à pouvoir vivre avec la réponse.

Elle resta debout, la bouteille à la main.

— C'est ça. Dans le mille. Tu es redoutable.

— Alors la question n'est pas : "Quelle est la bonne décision ?" Peut-être qu'elle est : "Quelle décision puis-je rendre bonne ?"

Léa reposa lentement la bouteille.

— Répète.

— On passe parfois trop de temps à vouloir prendre la décision parfaite. Je lâche ce mot: parfait. Une décision devient bonne par ce qu'on en fait ensuite. Par l'énergie qu'on lui donne. Par les ajustements. Par le soin. Par la manière dont on l'accompagne. Une décision parfaitement imparfaite, et incarnée.

— Donc il n'y a pas une bonne porte ?

— Peut-être, ou peut-être pas. Peut-être qu'il y a une porte suffisamment bonne, une porte entrouverte, et la nécessité d'un engagement réel une fois qu'on l'a franchi

Léa s'assit de nouveau.

— Ça sonne moins romantique.

— Certes. Moins romantique, et plus habitable.

Ils mangèrent encore un peu. La lasagne avait refroidi, et elle était meilleure ainsi, plus compacte, plus dense. Le soir descendait doucement sur Schaerbeek. Les fenêtres des immeubles d'en face s'allumaient une à une.

— Faisons simple, dit Benoît. C'est quoi ton problème ?

— Tu te moques ? Tu viens de l'entendre pendant vingt minutes.

— Non. J'ai entendu ton brouillard. Pas encore ton problème.

Elle soupira.

— Mon problème, c'est que je ne sais pas si je dois quitter mon travail.

— Peut-être. Ou peut-être que ton problème est mal posé.

— Merci.

— Je veux dire : si tu poses la question comme ça, tu n'as que deux options. Quitter ou rester.

Sauter ou renoncer. C'est violent. Et peut-être faux.

Léa fronça les sourcils.

— Alors je la pose comment ?

— Par exemple : comment puis-je créer une transition soutenable entre mon salariat actuel et mon activité de coaching ?

Elle resta immobile.

— Ah.

— Ça ouvre d'autres portes.

— Oui.

— Ou encore : quelles conditions doivent être réunies pour que je puisse réduire progressivement mon temps salarié ?

— Je n'y ai pas pensé comme ça.

— Parce que ton cerveau adore les tragédies binaires.

— Très drôle.

— Je suis sérieux. Quand on a peur, on rétrécit le monde. On croit qu'il y a deux options : sécurité ou liberté. Argent ou sens. Prudence ou courage. Souvent, la vraie sagesse consiste à complexifier un peu la question.

Léa prit le carnet et écrivit : Comment créer une transition soutenable ? Et elle fixa la phrase.

Quelque chose se détendit en elle. Pas beaucoup. Mais assez pour respirer.

— C'est fou, dit-elle. La question change déjà tout.

— Avant de chercher la solution, il faut parfois trouver la bonne question.

— Tu es agaçant quand tu as raison.

— Je sais.

Il prit une feuille vierge.

— On peut cartographier ?

— Cartographier ?

— Oui. Mode éclairé.

— C'est-à-dire ?

— Ne pas défendre une option. Ne pas attaquer l'autre. Juste regarder le terrain. Aussi honnêtement que possible.

Il traça une ligne au milieu de la page. À gauche, il écrivit : Territoire. À droite : Histoires que je me raconte.

— Alors. Territoire : faits observables.

Léa réfléchit.

— J'ai actuellement huit clients réguliers.

— Bien.

— Deux demandes d'ateliers en entreprise pour octobre.

— Bien.

— Mon salaire actuel couvre largement mes charges.

— Bien.

— Mon activité indépendante ne couvre pas encore mes besoins mensuels.

— Important.

— Je suis épuisée.

— Fait ou ressenti ?

— Les deux. Je dors mal. Je travaille six jours sur sept. Je n'ai pas pris un vrai week-end depuis juin.

— Fait.

Elle continua.

— Mon travail salarié perd du sens. Je fais les choses correctement, mais je n'y crois plus vraiment.

— Fait intérieur.

— Ça compte ?

— Évidemment. Ce n'est pas parce que ça ne rentre pas dans Excel que ce n'est pas réel.

Elle sourit.

— Merci.

— Maintenant, les histoires.

Léa souffla.

— Si je quitte mon boulot, je vais tout perdre.

Benoît écrivit.

— Si je reste, je vais gâcher ma chance.

Il écrivit encore.

— Si je réussis, les gens vont attendre de moi que je sache toujours quoi faire.

— Intéressant.

— Si j'échoue, j'aurai honte.

Cette fois, il n'écrivit pas tout de suite. Il leva les yeux vers elle.

— Voilà peut-être le noyau.

Léa sentit ses yeux piquer.

— Oui.

Elle regarda vers la fenêtre. Sur la place, un couple traversait avec un chien trop petit pour son enthousiasme. La vie ordinaire avait parfois une cruauté douce : elle continuait pendant qu'on se débattait avec ses grandes questions.

— Je crois que j'ai moins peur d'échouer que d'être vue en train d'échouer, dit-elle.

— C'est humain.

— C'est nul.

— C'est humain.

Elle essuya rapidement le coin de son œil.

— Et si tu échoues, qu'est-ce que ça voudra dire ?

— Que je me suis trompée.

— Et si tu te trompes, qu'est-ce que ça voudra dire ?

— Que je n'étais pas assez lucide.

— Ou que tu as tenté quelque chose dans un monde incertain avec des informations incomplètes. Elle ne répondit pas.

— Léa, tu accompagnes des gens dans le changement. Tu sais que le réel ne signe jamais de garantie avant départ.

— Je sais.

— Mais tu aimerais qu'il fasse une exception pour toi.

Elle rit doucement.

— Oui.

Un silence passa. Pas vide. Un silence qui travaillait.

— J'ai aussi peur de regretter, dit-elle.

— Les deux options contiennent du regret possible.

— C'est joyeux, ce dîner.

— Non, mais c'est vrai. Si tu pars, tu peux regretter la sécurité. Si tu restes, tu peux regretter l'élan. La question, ce n'est pas d'éviter tout regret. C'est de choisir le regret avec lequel tu peux vivre.

Cette phrase resta suspendue entre eux. Léa la nota. Choisir le regret avec lequel je peux vivre.

— Ça fait mal, dit-elle.

— Les bonnes questions font parfois mal au début. Après, elles libèrent de la place.

— Et toi, tu ferais quoi ?

— Je ne sais pas.

— Tu es inutile.

— Non. Je refuse juste de voler ta décision. Tu es la vedette, pas moi.

Elle le regarda avec tendresse.

— Merci.

— Par contre, je peux t'aider à construire un processus. Pas une réponse magique. Un processus.

— Je prends.

Benoît se redressa.

— Première chose : distinguer ce qui est réversible et irréversible. Quitter ton travail demain sans filet, c'est assez engageant. Réduire ton temps de travail, demander un quatre cinquièmes, poser un congé, négocier une transition, tester trois mois avec un seuil financier... c'est autre chose.

— Je pourrais demander un quatre cinquièmes.

— Tu l'as déjà envisagé ?

— Oui, mais je me suis dit qu'ils refuseraient.

— Fait ou histoire ?

Elle grimaça.

— Histoire.

— Voilà.

— Je pourrais aussi augmenter progressivement mes tarifs.

— Fait possible.

— Structurer une offre plus claire pour les entreprises.

— Oui.

— Bloquer deux soirs par semaine maximum, sinon je vais mourir.

— Excellent.

— Et définir un seuil. Par exemple : si pendant trois mois, mon activité atteint un certain montant, je réduis mon salariat.

— Là, on commence à passer de "je saute dans le vide" à "je construis un pont".

Léa écrivit vite. Ses épaules semblaient moins hautes. Son visage reprenait de la mobilité.

– Deuxième chose, dit Benoît. Consulter ta foule intérieure.

– Ma quoi ?

– Ta foule intérieure. Tu te poses la même question à plusieurs moments, avec plusieurs états de toi. Pas pour obtenir LA vérité, mais pour éviter que la Léa paniquée de mardi soir décide seule de toute ta vie.

– J’aime bien l’idée.

– Tu écris trois fois, à des moments différents : “Quelle transition me semble juste aujourd’hui ?” Tu ne relis pas tout de suite. Puis tu regardes ce qui revient.

– Comme plusieurs moi qui donnent leur avis.

– Exactement.

– Il y aura la Léa ambitieuse, la Léa terrifiée, la Léa comptable, la Léa fatiguée, la Léa visionnaire...

– Et peut-être la Léa sage.

– Elle est souvent en retard.

– Mais elle vient.

Ils sourient.

– Troisième chose, continua Benoît. Tu demandes à deux ou trois personnes de challenger ton raisonnement. Pas de te rassurer. Pas de te dire “vas-y ma belle”. De t’aider à voir ce que tu ne vois pas.

– Qui ?

– Quelqu’un qui connaît l’entrepreneuriat. Quelqu’un qui connaît tes compétences. Quelqu’un qui ose te poser des questions désagréables.

– Donc toi.

– Moi, je suis déjà payé en lasagne.

– Tu es mal payé.

– Je sais.

Elle nota encore. Le carnet qui, une heure plus tôt, ressemblait à un tribunal, devenait un atelier. Les phrases n’étaient plus des condamnations. Elles devenaient des pistes.

– Et la peur ? demanda Léa. On fait quoi de la peur ?

Benoît posa son stylo.

– On l’invite à table.

– Elle a déjà pris toute la place.

– Alors on lui donne une chaise précise. Pas tout l’appartement.

Léa sourit.

– Tu devrais faire coach.

– Surtout pas. Je laisse ça aux gens qui doutent mieux que moi.

– Très drôle.

– Je crois qu’il faut demander à ta peur ce qu’elle protège. Si elle protège ton besoin de sécurité, alors tu ne dois pas l’écraser au nom du sens. Tu dois intégrer la sécurité dans ta stratégie.

– Donc ne pas opposer peur et décision.

– Voilà. La peur n’est pas forcément un feu rouge. Parfois, c’est un panneau : ralentis, regarde, équipe-toi.

– Et parfois ?

– Parfois, c’est une vieille alarme qui sonne pour rien.

– Comment je fais la différence ?

– Tu ne peux pas toujours. Mais tu peux regarder si la peur t’informe ou si elle t’enferme. Si elle t’aide à préparer, elle est utile. Si elle t’empêche de respirer, elle a dépassé sa fonction.

Léa resta longtemps silencieuse.

Puis elle dit :

– Je crois que ma peur me demande de ne pas faire n’importe quoi. Pas de renoncer.

– Ça me semble important.

Elle regarda son carnet. Les mots “Je pars ou je reste ?” lui semblaient déjà appartenir à quelqu’un d’autre. Une version d’elle enfermée dans un couloir trop étroit.

– Je ne vais pas démissionner demain, dit-elle.

Benoît hocha la tête.

– Et je ne vais pas continuer comme ça non plus.

– Voilà une décision ?

Elle réfléchit.

– Oui. Peut-être. Ma décision, ce n’est pas “je quitte”. Ma décision, c’est “j’organise la sortie du flou”.

Benoît sourit.

– Ça, c’est fort.

– J’organise la sortie du flou, répéta-t-elle.

Elle écrivit la phrase en grand.

Puis elle ajouta :

1. Demander un quatre cinquièmes ou une formule de réduction du temps de travail.

2. Définir un seuil financier réaliste.

3. Clarifier une offre coaching changement pour entreprises.

4. Fixer des limites de temps pour ne pas m’épuiser.

5. Faire un point dans trois mois.

6. Accepter que la décision se construise aussi en marchant.

Elle contempla la liste.

– Ce n’est pas spectaculaire, dit-elle.

– Non.

– Ce n’est pas une grande scène de cinéma où je claques ma démission sur le bureau.

– Non.

– C’est presque décevant.

– C’est souvent ça, les vraies décisions. Moins de musique. Plus de calendrier.

Elle rit.

– Mais je respire mieux.

– C’est bon signe.

La nuit était tombée maintenant. La place Dailly brillait sous les lampadaires. Dans l’appartement, il restait l’odeur de tomate, de basilic et de fromage gratiné. Deux assiettes vides. Deux verres entamés. Un carnet ouvert sur une décision qui n’avait pas supprimé l’incertitude, mais lui avait donné une forme.

Léa se leva pour préparer du café.

– Tu sais ce qui est étrange ? dit-elle depuis la cuisine. Je croyais que décider, ce serait faire disparaître le doute.

– Et ?

– En fait, le doute est encore là. Mais il a changé de taille.

– C’est peut-être ça, avancer.

Elle revint avec deux tasses.

– Tu crois qu’on peut être courageux et prudent ?

– Je crois même que c’est la seule manière durable d’être courageux.

Elle s’assit près de la fenêtre, sa tasse entre les mains.

– Demain, j’écris à ma responsable.

- Pour demander un rendez-vous ?
- Oui. Pas pour annoncer une révolution. Pour ouvrir une conversation.
- C'est déjà énorme.

Elle regarda la nuit dehors.

- Et si elle refuse ?
- Alors tu auras une information nouvelle. Et tu décideras avec cette information-là.
- Donc je n'ai pas besoin de tout savoir maintenant.
- Non.
- Je dois juste poser le prochain pas.
- Oui.

Léa ferma les yeux un instant.

Depuis des semaines, elle attendait une certitude comme on attend un train qui ne passera jamais. Elle avait confondu clarté et garantie. Elle avait cru qu'une bonne décision devait être pure, lumineuse, indiscutable. Mais peut-être qu'une décision humaine ressemblait plutôt à cette soirée : une table imparfaite, une lasagne un peu trop cuite sur les bords, un ami qui pose les bonnes questions, une peur qui parle moins fort, et une fenêtre ouverte sur septembre. Elle rouvrit les yeux.

- Benoît ?
- Oui ?
- Merci de ne pas m'avoir dit quoi faire.
- Avec plaisir. C'est ma spécialité : ne pas aider de manière très utile.
- Tu m'as aidée.
- Je sais.

Ils restèrent là encore longtemps, à parler d'autre chose. De souvenirs d'école, d'un professeur de mathématiques qui sentait la craie, d'une excursion à la mer où Benoît avait perdu une chaussure, d'un été où Léa voulait devenir astronaute.

Puis, au moment où il remit sa veste, Benoît se tourna vers elle.

- Tu sais, Léa, le contraire de l'incertitude, ce n'est pas toujours la certitude.
- C'est quoi ?
- Parfois, c'est la confiance.

Elle ne répondit pas. Elle sourit seulement. Après son départ, elle débarrassa la table lentement. Elle lava les assiettes, rangea le plat. Puis elle revint vers le carnet.

Sous la liste, elle écrivit une dernière phrase : Je ne sais pas tout. Mais je peux commencer. Dehors, septembre respirait encore comme un été. Et pour la première fois depuis longtemps, Léa n'attendit plus que la peur se taise pour avancer. Elle éteignit la lumière de la cuisine. Demain ne serait pas certain, il était flou; mais il avait cessé de faire peur.

# LE POINT DE BASCULE

**Ouvrage réalisé le 4 juin 2026**

**Emancipe**

**52 Rue Luther, 1000 Bruxelles**

**[www.emancipe.be](http://www.emancipe.be)**

**[info@emancipe.be](mailto:info@emancipe.be)**

**Editée au format numérique**

# *Le point de bascule* **CHRONIQUE D'UNE DÉCISION IMPOSSIBLE**

---

## **Nouvelle inspirée du thème de la prise de décision. Source: livre blanc Emancipe sur la prise de décision**

---

Combien de temps peut-on rester sur le seuil d'une vie qui nous appelle ?

Léa a tout pour être rassurée : un salaire confortable, un travail reconnu, une situation stable. Pourtant, quelque chose s'est déplacé. Depuis plusieurs mois, son activité de coach spécialisée dans l'accompagnement du changement prend de plus en plus de place. Jusqu'à devenir impossible à ignorer.

### **Comment quitter ce que l'on connaît pour ce que l'on espère ?**

Au fil d'une soirée de septembre, autour d'une lasagne partagée avec son ami Benoît, se dessine une conversation profonde sur le doute, le courage, les regrets, la confiance et cette étrange condition humaine qui nous oblige parfois à avancer sans savoir.

Une histoire simple, profondément humaine, qui rappelle que la vie ne nous demande pas d'être certains. Seulement d'être vivants.

**Nous passons une partie de notre vie à attendre le moment où nous serons prêts. Plus compétents. Plus légitimes. Plus confiants. Puis un jour, nous découvrons qu'aucune certitude ne viendra nous chercher. Alors il ne reste qu'une chose à faire : avancer avec ce que nous avons, avec ce que nous sommes, avec nos peurs aussi.**



## **Emancipe**

Emancipe est un centre de formation et d'accompagnement d'équipes. Depuis plus de 70 ans, nous accompagnons des professionnels qui ont choisi de mettre leur engagement au service des autres.

